

dron des moukalias du bey Ibrahim, d'où il était passé aux spahis. Aux moukalias, il avait rencontré un camarade de fête, le comte Tristan de Rovigo, autre figure très originale dont je parlerai bientôt, et il avait eu des aventures inénarrables avec son escadron, uniquement composé de gens dont il ne connaissait ni la langue, ni les mœurs, ni la manière de combattre.

VII

LA SMALA.

Un prisonnier indiscret. — Deuil. — La colonne du duc d'Aumale. — Exécution. — Jobard III. — La Smala! la Smala! — En éclaireurs. — Charge à fond. — Décoré! — Mort de Mustapha-Ben-Ismaïl. — Récompenses. — Le trompette Escoffier. — Le capitaine Cassaignolles. — Quatre généraux. — Un diplomate.

Après l'expédition de l'Ouarsenis, le duc d'Aumale alla prendre possession de son commandement de Médéah, qu'il exerça d'une façon tout à fait supérieure, aidé en cela, non seulement par une activité et une assiduité très méritoires chez un jeune homme de vingt et un ans, mais encore par sa haute situation de fils du Roi qui rendait ses relations plus faciles avec les Arabes, scrupuleusement respectueux de toutes les supériorités. Il se rendit bientôt compte de la nécessité d'occuper le poste de Boghar, qui devenait sa sentinelle avancée vers le sud. Boghar avait été, on le sait, le siège d'un des établissements militaires d'Abd-el-Kader, et, en 1841, le général Baraguey-d'Hilliers l'avait détruit de fond en comble. Le duc d'Aumale y mit le commandant Carbuccia, officier d'une activité physique et intellectuelle tout à fait exceptionnelle, et bientôt, sous son énergique impulsion, Boghar sortit de ses ruines. Mais, comme il arrivait toujours en

pareil cas, cette occupation permanente produisit, parmi les tribus voisines, une effervescence qui se manifesta par des actes de rébellion tels qu'il fallut châtier leurs auteurs. La tribu des Oulad-Antar, notamment, qui occupait les environs de Boghar, était en pleine insurrection. Le colonel Yusuf fut mis, avec trois escadrons de spahis, à la disposition du duc d'Aumale, et nous partîmes de Blidah, le 13 février 1843, pour aller rejoindre à Médéah la petite colonne que mobilisait le Prince. Des éboulements ayant rendu la route de la Chiffa impraticable, nous passâmes par la route du col de Mouzaïa. La pluie l'avait également mise en piteux état, et tout ce que Yusuf put faire fut de franchir le col. Il installa son bivouac sur le Plateau des Réguliers et m'envoya à Médéah, pour demander au duc d'Aumale s'il pouvait y passer la nuit. J'arrivai chez le Prince, couvert de boue des pieds à la tête. Il me reçut avec une cordialité exquise et me répondit qu'il avait tout le temps d'attendre, à cause du mauvais temps. Il me fit même servir un excellent dîner. La cavalerie arriva le lendemain matin. Une fois le temps remis au beau, on gagna Boghar, d'où nous rayonnâmes sur les Oulad-Antar. Cette expédition, d'ailleurs insignifiante, ne vaudrait pas la peine d'être mentionnée, si elle n'avait pas été marquée par un incident qui détermina un des plus célèbres faits de guerre des campagnes d'Afrique.

Un jour, à la suite d'une razzia importante, le colonel avisa, parmi les prisonniers, un vieillard qui semblait être l'objet d'une vénération profonde de la part de ses compagnons d'infortune. C'était, en effet, un marabout probablement chargé d'une mission secrète auprès de la tribu.

Yusuf était toujours très bien informé, parce qu'il interrogeait lui-même les prisonniers qui lui paraissaient les plus intelligents. Il fit causer le marabout et sut de lui qu'il était un homme de l'Ouest et qu'il connaissait

parfaitement les Arabes importants de la province d'Oran.

En parlant des chefs que nous avions combattus, le colonel prononça le nom de Mustapha-ben-Thami.

— Mustapha-ben-Thami! dit le marabout, il ne quitte presque plus la Smala, dont il a la garde.

Yusuf n'avait jamais entendu parler de la Smala. Il ne se laissa pas démonter et, sans avoir l'air un instant d'ignorer ce dont lui parlait le marabout, il eut l'adresse de se faire donner par lui tous les renseignements désirables.

Il apprit bientôt que la Smala était la capitale mobile de l'empire nomade d'Abd-el-Kader; qu'elle consistait en une agglomération de plus de quarante mille personnes; qu'elle renfermait tout ce que l'Émir avait de plus précieux, sa famille, ses archives, ses ateliers de réparations, ses provisions de guerre, ses troupes, enfin tous les instruments de sa puissance. Il la défendait avec ses réguliers, l'escortait avec eux, et en avait confié la surveillance à son ami le plus sûr, le plus fidèle, son khaliffa, Mustapha-ben-Thami.

Ce fut la première fois que l'armée d'Afrique entendit parler de la Smala.

Yusuf comprit immédiatement l'importance de cette révélation et alla en faire part au Prince. Il lui développa, avec chaleur et conviction, la thèse suivante :

Les Arabes ne sont forts que parce qu'ils sont insaisissables et parce qu'ils croient et font croire à tout le pays que, pour échapper à nos atteintes, il leur suffit de s'enfoncer dans le Sud.

Donc, s'emparer de la Smala d'Abd-el-Kader, c'est ruiner à la fois sa puissance et son prestige.

Quand il revint à Alger, le colonel n'avait plus que cette idée en tête : prendre la Smala. Mais le mot et la chose étaient aussi nouveaux l'un que l'autre, et Bugeaud était tout à son projet d'aller fonder, sur les immenses

ruines romaines d'El-Esnam, au bord du Chélif, un grand établissement qui devait s'appeler Orléansville. Grosse entreprise qui demandait de grands travaux, dont il voulait s'occuper, toute affaire cessante.

Nous y arrivâmes le 15 avril. Bugeaud constata que les populations des alentours étaient pacifiques, et, rassuré tout à fait, il se rendit aux instances du duc d'Aumale qui, de son côté, ne rêvait plus guère que la prise de la Smala, et qui obtint, enfin, l'autorisation de diriger dans le sud de l'Algérie une expédition destinée à devenir historique.

Bugeaud lui laissa toute liberté de manœuvrer et nous mit une seconde fois, nous autres spahis, à sa disposition. En même temps, il prescrivait au général de Lamoricière de se porter sur Frendah, pour s'y tenir en observation et parer aux éventualités.

Hélas ! en partant pour cette nouvelle expédition, j'avais un crêpe autour du bras et un deuil immense dans le cœur. Le colonel Pélissier s'était chargé de la triste mission de m'apprendre la mort de mon père. Il avait succombé à la maladie et aussi au chagrin que lui causaient la mort de mon frère, les déboires de sa carrière et l'isolement où je l'avais laissé en repartant pour l'Afrique. Quelque temps après sa rentrée en France, il avait obtenu à grand'peine son maintien en activité et sa nomination au commandement de la place de Verdun. Là, il avait reçu une preuve nouvelle et sensible du mauvais vouloir dont il continuait à être l'objet. Le Prince royal, commandant de ce que l'on appelait les « Camps de la Marne », était venu visiter Verdun, et, quoique déjà très souffrant, mon père n'avait voulu laisser à personne le soin de lui préparer les honneurs prescrits par le cérémonial. Le soir, le Prince offrit un banquet à toutes les autorités civiles et militaires. Seul, mon père n'y fut pas invité. Peu

après, il fut emporté par un accès de goutte qui se porta à l'estomac, puis à la tête. Il accueillit la mort avec le calme, la fermeté et le courage qu'il avait montrés dans tous les dangers de la vie, et le chagrin que me causa cette perte irréparable fut encore accru par l'idée qu'elle laissait ma mère sans aucune autre ressource pour vivre que sa pension de veuve, de sept cent cinquante francs. Les démarches de quelques amis lui obtinrent la direction d'un bureau de poste dans un village du Poitou, à Angles, qui lui rapportait quatre cents francs par an, et qu'elle finit par changer contre le bureau de Mauzé, dont les émoluments étaient de onze cents francs. C'est avec ces revenus modiques que ma mère vécut pendant près de dix ans, avec une dignité et une sérénité d'âme dignes de l'admiration de tous ceux qui l'approchaient.

Dans les derniers jours d'avril, nous étions rendus à Médéah, auprès du duc d'Aumale. Il donna un grand dîner, le 1^{er} mai, pour la fête du Roi, et le lendemain la colonne expéditionnaire se mit en route. J'étais surmené, très souffrant. J'avais peur de ne pas pouvoir suivre. Mais ce n'était pas le moment de s'écouter, je rengainai donc mon indisposition, qui se transforma plus tard en une longue et belle maladie.

Le duc d'Aumale, commandant la colonne expéditionnaire du Sud, avait pour premier aide de camp le commandant Jamin, qui est mort général de division, après avoir commandé en second l'expédition de Chine, laissant les plus chers souvenirs à tous ceux qui l'ont connu. Son deuxième aide de camp était le capitaine de Beaufort d'Hautpoul, qui est mort récemment général de division, après avoir occupé les fonctions de chef d'état-major général à la deuxième armée de la défense de Paris, pendant la désastreuse campagne de 1870-71. Enfin, son officier d'ordonnance était le capitaine de Marguenat, un grand et bel officier, tué le 16 août à la

bataille de Gravelotte. Il était le doyen des généraux de brigade de l'armée française et avait plus de seize ans de grade.

La colonne était ainsi composée :

Deux bataillons du 33^e de ligne, commandés par le colonel Camou, un type admirable de soldat de la vieille roche. Il était l'idole de ses fantassins, qui ne l'appelaient que le père Camou et qui se seraient fait hacher pour lui. Il commanda plus tard la belle division des voltigeurs de la garde;

Un bataillon de zouaves, commandé par le lieutenant-colonel de Chasseloup-Laubat;

Quatre escadrons du 4^e de chasseurs d'Afrique; lieutenant-colonel Morris;

Un escadron du 1^{er} de chasseurs d'Afrique; lieutenant Litchlin;

Quatre escadrons de spahis, trois complètement organisés et le quatrième en formation; colonel Yusuf;

Un fort détachement de gendarmerie; lieutenant Grosjean;

Deux sections d'artillerie de montagne; capitaine Aubac.

Le colonel Camou commandait l'infanterie; le colonel Yusuf commandait la cavalerie. Le service du bureau arabe était sous la direction nominale du capitaine Durrieu. Mais Yusuf empiétait sur ce service, en transmettant directement au duc d'Aumale tous les renseignements qu'il recueillait. Le colonel, d'ailleurs, apportait à la réussite de l'entreprise qu'il avait si vivement préconisée une passion extraordinaire.

Enfin, un goum de trois cents cavaliers arabes, commandé par l'agha Amar-ben-Ferahtt, marchait en éclaireur.

Nous allâmes d'abord toucher barre à Boghar, où le duc d'Aumale avait fait réunir les approvisionnements

nécessaires et de nombreuses bêtes de somme fournies par les tribus, pour le convoi. Puis nous piquâmes droit dans le Sud, sans objectif déterminé.

On savait bien que la Smala existait, mais personne ne pouvait, ne voulait ou n'osait dire où elle était. On avait espéré recueillir en route les renseignements indispensables, mais le vide se faisait devant la colonne. Les populations semblaient s'être évanouies et nous cheminions, sous le soleil, à travers l'espace immense des plaines de sable ondulées, çà et là coupées de champs d'alfa, sans rencontrer un piéton, un cavalier, une âme, un chien.

Après trois ou quatre jours de marche au milieu de cette solitude inexplicable, le colonel Yusuf s'aperçut que, dès que nous nous mettions en route, des feux s'allumaient sur les monticules et semblaient indiquer le chemin que nous suivions. Ces feux étaient évidemment des signaux. Il s'agissait de surprendre ceux qui les allumaient.

Le colonel confia cette mission à un jeune maréchal des logis du 1^{er} chasseurs d'Afrique nommé Dorvinzi, garçon remarquablement intelligent, mais un peu bohème, dont la carrière eût été fort belle si elle n'avait pas été entravée par son amour pour le plaisir. Il passait pour le fils naturel de l'historien de Norvins. Il réussit à surprendre un groupe de cavaliers arabes de la tribu des Rhaman, au moment où ils mettaient pied à terre pour allumer les signaux; il ramena douze prisonniers.

Yusuf déclara qu'un grand exemple devait être fait et qu'il fallait passer par les armes, sur-le-champ, les donneurs de signaux, pour que personne ne fût plus tenté de les imiter. Le secret de notre marche, disait-il, était la première condition de son succès; il fallait l'obtenir par la terreur ou nous résigner à manœuvrer éternellement dans le vide.

Malgré les vives répugnances du duc d'Aumale, une sorte de conseil de guerre composé de tous les officiers supérieurs de la colonne fut réuni. On décida que onze de ces malheureux seraient fusillés, séance tenante, et que celui d'entre eux qui paraissait le plus jeune serait renvoyé, pour répandre dans les tribus voisines la nouvelle de l'exécution.

Ce jugement fut exécuté immédiatement, et ce fut M. Joseph de Breteuil qui commanda le peloton d'exécution.

Je n'ai jamais vu un homme plus navré que le duc d'Aumale, lorsqu'il fut forcé de s'incliner devant cette dure nécessité de la guerre. En tout cas, le but poursuivi fut atteint, car, à partir de ce moment, les feux de signaux ne s'allumèrent plus jamais. Nous pûmes même, le 14 mai au soir, arriver à Goudjilah, petit village arabe situé sur une colline abrupte, sans avoir été signalés.

Les gens de Goudjilah commencèrent à nous donner quelques renseignements. Eux, du moins, savaient ce que c'était que la Smala, dont jusqu'alors tous les Arabes semblaient ignorer l'existence. Sur leurs indications, d'ailleurs très vagues, le Prince décida de continuer, d'accélérer même sa marche.

Le 15, à trois heures du matin, nous nous remîmes en route vers le sud. A dix heures, nous fîmes halte près d'un petit cours d'eau. Là, nous surprîmes un petit nègre de sept à huit ans, intelligent et déluré, qui nous donna les premières indications utiles. Il savait bien ce que c'était que la Smala; il y avait des parents. Il nous raconta qu'elle devait être en marche pour gagner le Djebel-Amour, dont les massifs montagneux se profilaient à l'horizon. Ce renseignement fut invariablement confirmé par les quelques Arabes dont on réussit à s'emparer. On se reposa deux heures pour

faire le café, et, sans autres arrêts que la petite halte réglementaire de chaque heure, on marcha jusqu'à six heures du soir. Il y eut encore deux heures de repos, pendant lesquelles le Prince prit ses dernières dispositions pour l'attaque rapide de cette Smala, qui commençait à paraître à quelques sceptiques un véritable fantôme.

A huit heures on repartit. La colonne était séparée en deux fractions, qui se suivaient d'aussi près que possible. La première, commandée directement par le Prince, comprenait toute la cavalerie, les deux sections d'artillerie de campagne du capitaine Aubac et le bataillon de zouaves, marchant sans sacs. On avait même donné aux zouaves assez de mulets pour que la moitié de l'effectif fût montée et qu'ils pussent aller ainsi alternativement à pied et à mulet. La seconde portion, commandée par le colonel Camou, comprenait les deux bataillons de ligne, escortant et protégeant le convoi.

On marcha dans cet ordre jusqu'au jour. Il ne faut pas perdre de vue que, depuis Boghar, et surtout depuis Goudjilah, nous traversions un terrain complètement inconnu. Nous allions à la découverte, perdus dans l'immensité des solitudes, et nous pensions réellement toucher aux confins du désert.

A cinq heures du matin, le duc d'Aumale fit prendre le trot à toute la cavalerie. Et bientôt le bataillon de zouaves, qui avait, d'ailleurs, renvoyé ses mulets, fut distancé, de sorte que notre colonne se trouva fractionnée en trois tronçons, trop éloignés les uns des autres pour pouvoir se soutenir : la cavalerie, les zouaves avec l'artillerie, et l'infanterie avec le convoi.

Nous filions toujours dans la direction du Djebel-Amour et nous apercevions très distinctement alors, quoique à une grande distance, ses masses bleuâtres. Yusuf, toujours plein d'ardeur, affirmait que la Smala était à nous; mais tout le monde supposait que,

prévenue par ses émissaires, elle fuyait devant nous.

A huit heures, après trois heures de trot, rien n'apparaissait. Il faisait très chaud ; le peu de vent qui soufflait, venant du Sud, était embrasé. On marchait presque sans interruption depuis vingt-neuf heures. Hommes et chevaux étaient éreintés. On ne savait même pas où et quand on trouverait de l'eau, dont on commençait à sentir l'impérieux besoin. Il y avait dans l'air un sentiment secret et encore timide d'opposition et de mécontentement qui, d'ailleurs, s'exprimait d'une façon assez originale. On n'osait pas s'en prendre au Prince, ni même au colonel Yusuf, à qui cependant on attribuait, quand tout ne marchait pas comme sur des roulettes, l'idée de cette malencontreuse expédition. On se rabattait sur le pauvre capitaine Durrieu, chargé du service des renseignements, et on ne se gênait pas pour l'appeler bien haut : Jobard III, ce qui permettait de supposer qu'il y avait deux autres Jobards.

En outre, le colonel Morris servant en Afrique depuis fort longtemps, admirable soldat au moment du combat, mais esprit critique, frondeur, s'en prenant à tout et à tous avec beaucoup d'humour, ne donnait pas précisément l'exemple de la résignation.

Le duc d'Aumale sentait parfaitement la déception qu'avait fait naître autour de lui cette marche infructueuse aux grandes allures. Il voyait bien que l'opinion générale se prononçait pour la suspension d'une manœuvre qui commençait à devenir téméraire. Le sentiment de sa responsabilité commençait à peser sur lui, et aussi celui du grand danger qu'il allait courir en attaquant, avec quelques escadrons de cavalerie surmenés, un établissement aussi considérable que devait l'être la Smala de l'Émir, et qu'on devait supposer défendu par Abd-el-Kader en personne, à la tête de ses plus solides guerriers.

Il prit soudainement sa résolution, et fit connaître au colonel Yusuf les raisons majeures qui l'obligeaient, pour ce jour-là, à suspendre la poursuite de la Smala.

— Mais, monseigneur, disait le colonel, nous n'avons plus qu'un petit effort à faire. Voyez vous-même : nous sommes sur les traces d'une immense émigration. Regardez le terrain ; il a été piétiné sur une vaste étendue par une énorme quantité d'animaux de toute espèce. Nous avons pris, ce matin, des nègres épuisés par la route. Ils sont tous d'accord pour dire que la Smala est en fuite vers le Djebel-Amour. Je vous en conjure, allons encore ; sans cela, la Smala nous échappe, et nous aurons perdu une occasion qui ne se retrouvera plus jamais.

Ce que disait le colonel des traces laissées sur le terrain était vrai ; nous les voyions. Quant aux nègres épuisés, ils avaient été précisément apostés sur notre route pour nous faire suivre une fausse piste.

Le Prince répondait à toutes ces instances :

— Les forces humaines ont une limite. J'ai déjà imposé aux troupes des fatigues exagérées ; je ne veux pas leur infliger un désastre. Les hommes et les chevaux meurent de soif ; je veux aller à l'eau : je ne veux pas autre chose.

Les cavaliers du goum et leur agha dirent alors que la source la plus proche était vers l'Est, à Aïn-Taguine.

— Eh bien, ordonna le Prince, conduisez-nous à Taguine, et envoyez des guides aux colonnes d'infanterie pour leur faire prendre cette direction.

La tête de la colonne fit un à gauche, au grand désespoir du colonel Yusuf, qui croyait l'affaire complètement manquée. On s'orienta donc vers la très abondante source de Taguine. Que de fois, depuis, j'y suis retourné !

Il se passa immédiatement un fait qui aurait dû atti-

rer l'attention du capitaine Durrieu : c'est qu'il devint impossible, à partir de ce moment, d'obtenir des cavaliers du goum qu'ils battissent l'estrade au loin. Ils restaient toujours dans les jambes de nos chevaux, comme des enfants qui se réfugient près de leurs parents, lorsqu'ils sentent venir le danger.

Nous marchions silencieusement, chacun à sa place; de loin en loin, dans les espaces sablonneux dégarnis d'alfa, le vent soulevait un nuage de poussière. Et Yusuf d'accourir vers le duc d'Aumale en criant :

— Monseigneur, c'est la Smala.

Et le Prince de répondre invariablement :

— Je veux aller à l'eau; je ne veux pas autre chose.

Vers onze heures et demie, nous marchions sur deux colonnes, les spahis à droite et les chasseurs d'Afrique à gauche. Le Prince était en tête des chasseurs d'Afrique. Nos escadrons n'étaient pas régulièrement formés en échelons, mais — les longs éperons arabes animent toujours les chevaux — les spahis avaient gagné beaucoup de terrain et étaient sensiblement en avant des chasseurs.

Tout à coup, devant nous, nous voyons les cavaliers du goum faire un tête-à-queue subit. Ils arrivent sur nous en criant : « La Smala! la Smala! Il faut du canon! »

L'agha Amar-ben-Ferraht arrive le dernier, et annonce au colonel Yusuf que la Smala tout entière est campée près de la source de Taguine. Guidé par l'agha, le colonel Yusuf, accompagné du lieutenant Fleury, d'un maréchal des logis indigène, nommé Ben-Aïssa-Ould-el-Caïd-el-Aïoun, son porte-fanion, soldat d'un courage incomparable, d'un autre maréchal des logis, Bou-ben-Hameda, et de moi, se porte au galop sur une petite éminence, d'où nous pouvons embrasser d'un coup d'œil toute la Smala.

Le spectacle était invraisemblable. Imaginez, au milieu d'une plaine légèrement creusée où coulent les eaux de la source de Taguine, arrosant un fin gazon, un campement s'étendant à perte de vue et renfermant toute une population occupée à dresser les tentes, au milieu des allées et venues d'innombrables troupeaux, de bêtes de toute espèce : hommes, femmes, enfants, chevaux, mulets, moutons, de quoi remplir plusieurs escadres d'arches de Noé.

C'était grandiose et terrifiant.

Notre goum s'était évanoui. Il ne restait plus que l'agha qui, d'ailleurs, ne quitta plus le Prince de toute la journée. Le colonel me dit :

— Courez vite dire au Prince que nous sommes sur la Smala. Vous lui direz que vous l'avez vue de vos propres yeux. Allez!

Je montais un cheval excellent que m'avait cédé Fleury, quand j'avais été nommé officier. En quelques secondes, je fus auprès du duc d'Aumale et lui répétais exactement les paroles de mon colonel. Je dois dire que je fus très mal reçu.

Le Prince, qui venait de recevoir dans la matinée dix avis semblables, non justifiés par l'événement, m'envoya promener, tout simplement. Je revenais au galop rapporter ma déconvenue au colonel, quand je vis, botte à botte avec moi, le duc d'Aumale qui avait pris la même allure. Il montait son cheval habituel, un grand et fort irlandais, avec lequel nos petits chevaux barbes ne pouvaient pas lutter.

Yusuf s'élança près de lui et lui dit en deux mots que nous étions sur la Smala. Le Prince demanda des informations plus complètes et plus détaillées, tant le fait lui paraissait invraisemblable. Le capitaine de Marguenat se proposa pour aller s'en assurer.

— Oui, oui, dit le duc. Allez, capitaine de Marguenat, et assurez-vous que le campement devant lequel

on est arrivé si inopinément est bien celui de la Smala.

Le capitaine partit et alla à quelques pas du lieu où se passait cette scène émouvante dans sa simplicité, jusqu'à un endroit d'où l'on pouvait apercevoir quelques tentes détachées du campement principal. Il revint et, avec ce ton emphatique qu'il ne perdait jamais, il dit au duc d'Aumale :

— Monseigneur, je viens de voir quelques misérables tentes établies au pied de la colline où nous sommes. On ne saurait même dire si c'est un campement arabe, car il y a plusieurs tentes blanches qui pourraient bien appartenir à un camp français.

Il ne faut pas oublier, pour expliquer cette illusion d'optique, que le général de Lamoricière était lui-même, à ce moment-là, en expédition pour nous soutenir, et, sans qu'on sût pourquoi, le bruit s'était répandu dans la colonne que peut-être nos éclaireurs avaient pris son camp pour la Smala. On se refusait à croire que nous eussions pu la surprendre stationnée.

Mais le capitaine de Marguenat n'avait pas encore terminé son discours que Yusuf l'interrompait violemment :

— Allons donc, capitaine, vous avez mal regardé ou vous n'avez pas su voir. Je vous affirme, monseigneur, que c'est bien la Smala. Au surplus, je retourne m'en assurer encore.

Et, accompagné des mêmes personnes qui l'avaient suivi une première fois, c'est-à-dire de Fleury, des deux maréchaux de logis et de moi, il revint à son précédent poste d'observation. Naturellement, pendant ces quelques minutes, la scène n'avait pas changé. Les tentes étaient toujours là avec leur fourmilière de créatures humaines et de bêtes. Seulement, l'agitation semblait plus grande. Il était clair qu'on se livrait à de fiévreux préparatifs. Étaient-ce des préparatifs de résistance ou de fuite ?

A première vue, nous penchions pour la résistance parce que nous ignorions un fait considérable : c'est qu'Abd-el-Kader était loin. Il était parti, avec ses principaux chefs et ses meilleurs cavaliers, pour surveiller les manœuvres du général de Lamoricière. Il ignorait absolument notre marche, grâce à l'exécution des onze pauvres Arabes.

Et même les gens de la Smala avaient pris nos premiers éclaireurs pour des réguliers d'Abd-el-Kader rentrant au camp.

Notre reconnaissance terminée, et, cette fois, sans qu'aucune erreur fût possible, nous revînmes au galop près du duc d'Aumale, et voici les paroles qui furent échangées, dans cette scène demeurée historique :

— Monseigneur, dit Yusuf, c'est effrayant, mais il n'y a plus moyen de reculer.

— Colonel, répondit le duc d'Aumale, je ne suis pas d'une race habituée à reculer. Vous allez charger.

— Oh ! oh ! dit le capitaine de Beaufort, assez haut pour que le Prince l'entendît, vous allez charger ; c'est bientôt dit, mais on a fait assez de bêtises aujourd'hui, pour que maintenant on prenne le temps de réfléchir.

— Capitaine de Beaufort, riposta le Prince, si quelqu'un a fait des bêtises aujourd'hui, c'est moi, car je commande et j'entends être obéi. Colonel, vous allez charger ; prenez vos dispositions.

Et sur le terrain le Prince, le colonel Yusuf et le colonel Morris tinrent un rapide conseil de guerre, pour fixer ces dispositions.

Les spahis devaient se précipiter sur la Smala. Quant aux chasseurs d'Afrique, Yusuf demandait que leurs escadrons en fissent rapidement le tour, pour couper la retraite aux fuyards et mettre cette population entre deux feux. Mais le Prince, trouvant les spahis trop peu nombreux, décida tout d'abord qu'il les soutiendrait avec tout le reste de la cavalerie. Ce ne fut que plus